



UNIVERSITE
DE TOULOUSE
LE MIRAIL

GEODE
GÉOGRAPHIE DE L'ENVIRONNEMENT



Université de Toulouse

MASTER 1

Mention
Spécialité

**Géographie et Aménagement
Géographie de l'Environnement et
du Paysage**

ANNEXES



CASTETS Thibault

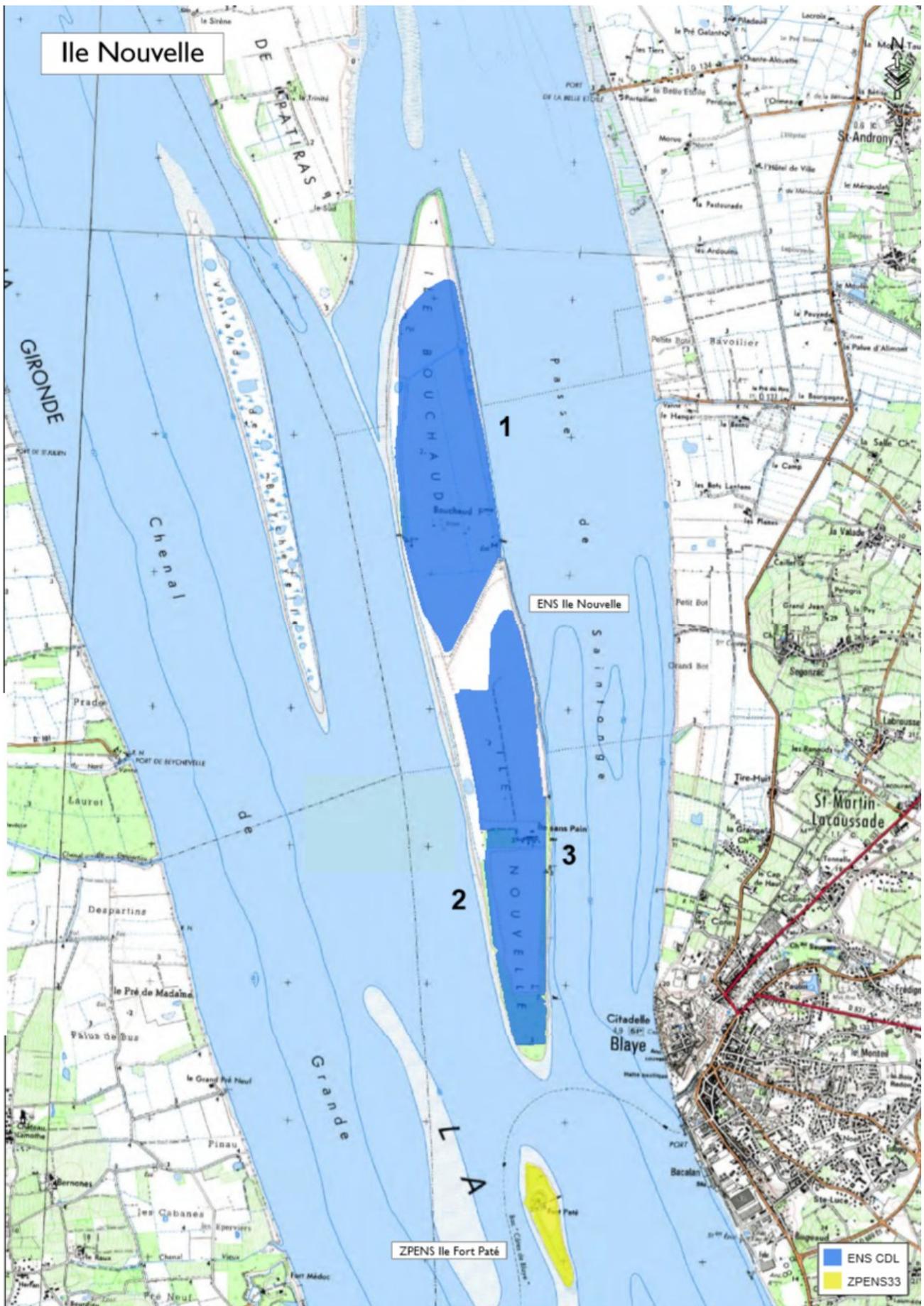
Sous la direction de :
Tutrice : Fabienne MOREAU (Chargée
de projet environnement-culture, Conseil Général de la
Gironde)

Soutenu le **10 Septembre 2014**

Enseignant-référent : Bernard ALET

PAGE 2 : Localisation de l'île Nouvelle
PAGE 3-4 : Textes « Tissons le fil-conducteur »
PAGES 5-33 : Les Fiches Synthétiques des potentiels

d'interprétation de l'île Nouvelle



Un jour sur l'estuaire

Un jour sur l'estuaire, passèrent flux et reflux d'alluvions fluviales,
Qui s'endormirent sur le lit des futures îles.

Un jour sur l'estuaire, passèrent le souffle du vent et les serres des chardonnerets élégants,
Qui y semèrent les scirpes s'enracinant.

Un jour sur l'estuaire, passèrent et repassèrent sables, joncs et séneçons,
Jusqu'à la flottaison d'une ligne d'arbres et de buissons.

Un jour sur l'estuaire, passèrent les gabarres voilées,
Au cœur d'un archipel escamoté.

Un jour sur l'estuaire, passèrent les Hommes, de leurs digues, auréolés,
Qui, d'île en île, jouèrent de vinosité.

Un jour sur l'estuaire, passèrent-ils des heures durant,
A immortaliser leur passage en de modestes bâtiments.

Un jour sur l'estuaire, ne passèrent plus que ces gens de l'insulaire,
Qui, non sans un sourire, demeurèrent solitaires mais solidaires.

Un jour sur l'estuaire, passèrent pampres, épis et peupliers,
Témoins d'une terre aimante mais tout aussi aimée...

Un nouveau jour, sur l'île Nouvelle,
On repassa le fil du temps, à tire-d'aile.

Dépassant les idées presque aussi fixes que le ciment,
Incompatibles avec un estuaire ô combien mouvant,
L'Homme renoua avec la Nature,
Se portant garant d'un meilleur futur.

Aujourd'hui sur Nouvelle, Terre de passagers,
S'immiscent les nageoires des gobies dans les écluses façonnées.
Se déploient les quatre ailes d'une libellule entre les six pétales de la Nivéole d'été.
Preennent congés, avant de replonger, chevreuils, renards et sangliers.
Preennent leur essor les spatules blanches, majestueux échassiers.
S'engouffrent, dans les trous des bâtiments, que l'Homme vient de creuser,
Chauves-souris et martinets.

Aujourd'hui, sur cette terre insulaire,
Déambulent des visiteurs qui apprennent et se repassent l'air de l'estuaire.

Confidences îliennes

Je suis née du mariage des eaux et de la terre, dont j'ai hérité des traits.

Je ne peux guère parler d'une venue au monde, mais plutôt d'une venue « aux mondes », tellement je ne savais pas où tourner mon regard lorsque je vis le jour.

A peine sortie des eaux, celles-ci me berçaient, me couvraient puis me découvraient. Terre et eaux, mes chers parents, s'évertuaient à me nourrir. Peu à peu, je grandis.

De quelques touffes d'herbes, je me coiffai, ensuite, d'une chevelure buissonneuse puis, enfin, arborescente. On me donna alors un nom.

Dès mon adolescence, je fus entourée. Très vite, je rentrai dans le monde du travail, cultivant mes potentialités.

J'observais certaines de mes voisines quitter le lit maternel, prenant leur indépendance, et se rattachant à l'inconnu. D'autres, moins chanceuses et plus fragiles, sombrèrent prématurément, incapables de supporter les affres du temps.

Ces voisines-là, je les *observais*. Il n'y en avait qu'une que je *regardais*. Elle est mon aînée, mais de si peu. Nous avons presque grandi ensemble. Nous avons toujours été très proches. Cette proximité n'a pas échappé à certains qui ont voulu accélérer les choses.

L'inévitable se fit. Elle et moi nous réunîmes jusqu'à ne former qu'une.

Oh bien sûr, nous étions jeunes et préférions garder, chacune, notre indépendance. Chacune son village et son vignoble ! Mais ensemble, nous connûmes les mêmes joies et les mêmes peines. La réussite viticole, la Guerre, les hivers terribles et les disettes qu'ils engendraient –j'en suis sortie avec un joli surnom tiens !-, les inondations, les échecs du peuplier...

Mais notre plus grande fierté, ce sont nos enfants. Nous avons fait notre vie ensemble. « Les îlouts », qu'on les appelait. Ils ne tenaient jamais en place, toujours à prendre la mer, pour voir comment c'était chez la voisine ! Mais, ils étaient toujours là pour nous surprotéger. Ils nous doivent beaucoup, autant que nous, nous leur en devons. Puis, la vie nous les a arrachés... Ils sont partis, vivant avec leur temps. Oh, je ne leur en veux pas, il le fallait. Plus rien ne les retenait.

Nous aussi, nous nous sommes adaptées à ces nouvelles années et ses promesses. Nous nous sommes essayées au maïs. Mais je crois que le départ de nos enfants nous avait mis un sacré coup...

Ma moitié ne s'en est jamais remise, et est tombée en désuétude. Quant à moi, j'ai tenté de garder la tête haute, même si je ne me reconnaissais plus...

Le maïs n'a pas duré bien longtemps. Nous nous sommes retrouvées *seule*. Nous n'étions plus que l'ombre de nous-mêmes.

Puis, une main s'est tendue vers nous. Nous l'avons saisie. Après une vie de dur labeur, nous avons compris qu'il nous fallait, à présent, trouver la paix, le repos. Dès notre adolescence, nous avons été entourées. Il était temps pour nous, de nous défaire, intelligemment, de cet étai bienveillant, pour prendre le large et écrire notre propre histoire. Une histoire nous ressemblant. Un retour aux sources s'imposait donc.

Nos enfants, qui ont toujours veillé à garder un œil sur nous, parlent de « fin précipitée ».

Mes enfants, je veux vous rassurer et vous dire que je ne meurs pas, mais qu'une *Nouvelle* vie commence pour moi...

Thibault Castets

L'île au fil de l'eau et du temps

Naissance et mouvance d'une terre insulaire



L'écoulement du sable, derrière le verre des ampoules d'un sablier, rime immédiatement avec la fuite du temps. A sa manière, l'estuaire de la Gironde a, également, l'allure de l'une de ses allégories. Sillonnée constamment en ses profondeurs par un ballet de sédiments, la Mer Blonde n'est jamais la même. Un mouvement sédimentaire, cependant, non perpétuel. Car comme tous les estuaires, la Gironde se destine à se combler. Les stigmates de ce comblement sont la sortie des eaux d'îles fluviales, là où l'intensité du courant s'atténue. Cette naissance témoigne que le fleuve est vivant. Dans d'autres estuaires, comme celui de la Seine où les sédiments sont bloqués en amont, l'événement ne connaît pas la même ampleur.

Ces terres insulaires connaissent leurs premiers balbutiements lorsque les sédiments, charriés par les fleuves de la Garonne et de la Dordogne (2,3 millions de tonnes chaque année environ), au rythme des courants de marée, s'échouent sur les hauts fonds de l'estuaire. Celui-ci, dont l'existence, la biomasse, est intimement liée à cette insularité, semble, alors, avoir trois vies.

L'embouchure, régie par la houle, enfante des barres en demi-lune constituées de sable marin. Plus « nouvelle » que l'île Nouvelle, l'île « Sans Nom » ou « de Cordouan », à 2,7 km du phare en est la célèbre ambassadrice depuis 2009, révélatrice de changements globaux tels le changement climatique ou l'érosion marine, à l'origine de son apparition.

Le bassin central accueille les dépôts d'une troublante, mais surtout turbide, particularité de l'estuaire : le bouchon vaseux. Cette nuée de sédiments en suspension, piégés par la rencontre de l'eau douce d'amont et l'eau salée d'aval, se déplace, guidée par le flot et le jusant.

Enfin, se dessinent, dans le haut-estuaire, entre Saint-Estèphe et le bec d'Ambès, des barres de forme allongée, des bancs, sur lesquels s'assoient sable puis vase issus de la terre ferme. Le simple banc devient alors vasard.

A peine formés, ces îlots nus se vêtissent d'une végétation pionnière que l'air, la terre, l'eau et la vie animale déposent au cœur des alluvions fluviales. Cette colonisation pacifique se fait dans l'art de la symbiose. Plantes pionnières de vase (ou de haut de plage dans l'embouchure) telles que les scirpes, et vasards s'allient pour survivre. La végétation favorise le dépôt de vase par diminution des courants et stabilise les sédiments. Freinant toute érosion éventuelle, la conquête végétale permet au vasard de s'étendre, s'enrichissant en alluvions, bénéfiques à l'accueil de nouvelles plantes pionnières. Depuis 2007, le phénomène s'observe sur le toit du banc de Plassac, qui, avec le banc voisin de Pâté, est l'une des signatures du comblement en cours de l'estuaire.

Petit à petit, des buissons émergent au cœur des herbes d'eau, le vasard mue ainsi en un fagnard, qui s'apprête à se faire appeler « île » lorsque débute la croissance des arbres.

Bercé par ce processus, l'estuaire de la Gironde est devenu la pépinière d'une véritable fratrie îlienne : l'archipel Girondin. Tels des battements de cœur de cette Veine de vie, les îles sont tantôt éphémères, tantôt stables, non figées dans le temps, naissant et mourant, se formant et se déformant. Leur existence, tout comme leur naissance, est orchestrée par la mouvance. Les éléments dessinent, en continu, leurs contours. L'alliance de l'eau et la terre, *via* les dépôts alluvionnaires que les courants de flots et de jusants véhiculent, et du vent, dont a besoin la végétation pour s'installer sur l'île, participent à l'extension progressive de la terre insulaire. Mais, en parallèle, l'air et l'eau rongent continuellement les terres à l'amont, qui s'effilent, alors, en leur aval. Certaines îles disparaissent sous les eaux. Mais peut-on parler d'une mort ? N'est-ce pas plutôt une réincarnation, les terres d'une île venant très certainement enrichir celles d'une autre ou fusionnant avec le continent. Grandissant ou se réduisant, fusionnant entre elles ou se rattachant à la rive voire disparaissant sous les eaux, telle se résume la vie d'une île. Celle de l'archipel Girondin est une longue histoire...

Siècles et îles se sont succédé, les terres disparaissant et apparaissant telles des pages qui se tournent. L'archipel actuel n'est pas à son premier chapitre. Macau est mentionnée pour la première fois au XI^e siècle. L'île de Patiras semble sortir des eaux au Moyen-âge, de la même façon que Cazeau (vers 1540), les îles du Nord, d'Argenton et de Carmeil (XVI^{ème}). L'île Verte vogue déjà sur les eaux en 1723. En 1677, l'île de Fort Pâté, connue alors sous le nom d' « île du Roy », fait partie d'une succession d'îles et de bancs séparant les deux chenaux de navigation : bancs du Maine et de Vincas, bancs de Cadourne, de Castillon, de Bey, des Mets, de Saint-Seurin, de Talmont et des Marguerites. Des noms qui semblent n'être plus que des souvenirs, plus lointains encore que l'île de Croûte noyée en 2003 ou les îles des Vaches, Vincent et de Fumadelle accrochées, depuis, à la rive médocaine.

Dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, des vasards, entre Patiras et Pâté, deviennent peu à peu le Grand Fagnard, rejoint ensuite par le Petit Fagnard. Débute alors l'écriture de leur vie d'îles, celles de Bouchaud et de Sans-Pain, qui connaîtront la même destinée, celle d'une « nouvelle » île...

Unir pour mieux régner. L'archipel ballotté par les flots de la navigation



Il fut un temps où les filadières, les gabares, les bricks, et autres navires, tels les nombreux pétales d'une fleur, dressaient leurs blanches voiles sur la Blonde Mer, dévoilant le faste d'une voie maritime majeure. Aujourd'hui, l'un des fleurons de la navigation française, l'estuaire de la Gironde, s'est effeuillé. Cependant, bien que le trafic n'ait plus son pareil, le passé de grande navigation est encore perceptible. Leurs feux sont éteints mais les phares, balisant l'entrée de l'estuaire, surplombent encore les eaux dorées. De nombreux ports bordent la Gironde, porte d'entrée de Bordeaux, qu'il était, jadis, essentiel de verrouiller, en témoignent encore les Forts du Chay, de Suzac ou du Verrou Vauban. Autre trace visible de ce passé, les liaisons entre les îles... En effet, l'archipel Girondin n'était pas sans conséquences pour la navigation sur l'estuaire.

Protéger certaines propriétés, fixer les îles ou provoquer des atterrissements étaient les seules finalités des travaux sur la Gironde jusqu'au XVII^{ème} siècle. Au milieu du XVIII^{ème}, des difficultés apparurent : des naufrages, des lenteurs dans la navigation, l'augmentation des tirants d'eau des bateaux, devenant non adaptés aux profondeurs du chenal de navigation. Face à des chenaux nombreux et mouvants, et les passages sinueux entre bancs et îles, il fut envisagé de corriger le cours de la Garonne. Les travaux, engagés au XIX^{ème}, devaient donc permettre de stabiliser le tracé d'un chenal navigable, l'approfondir pour l'adapter aux tirants d'eau, et ce, dans le but que « *la rivière et le port de Bordeaux soient en mesure de remplir leur rôle économique et d'atteindre une destinée aussi glorieuse dans l'avenir qu'elle le fut dans le passé.* » (J-A. Brutails, 1913)

En 1840, une drague à vapeur fut utilisée pour la première fois. De 1850 à 1939, furent aménagés nombre d'épis, de digues et d'enrochements en grande partie au cœur de l'ensemble insulaire girondin (nous ne les aborderons pas tous ici). Cette série de constructions, visant à limiter l'érosion de l'archipel, à des fins bénéfiques à la navigation, a participé à l'accroissement de la superficie des îles. Cette évolution a amené certaines à se rattacher au continent. Elle a aussi favorisé les phénomènes de « coalescence » entre les îles.

De 1823 à 1859, une digue maçonnée fut construite, reliant Macau à Cazeau, puis cette dernière à ses voisines, les îles du Nord et Verte, fermant ainsi le détroit de Guarguil. Fusionner ce chapelet d'îles en une seule et même longue langue de terre visait à conduire le courant dans un seul chenal, conservant alors une profondeur adaptée à la navigation hauturière. En 1920, des épis sont construits dans une concavité de l'île Verte pour détourner des courants qui s'y portaient naturellement.

Du côté des îles Bouchaud et Sans-Pain, la stratégie de veiller à ce que la Gironde remplisse son rôle économique fut également mise en œuvre. La ville de Blaye, dans les années 1860, engagea des travaux de consolidation de Sans-Pain, essentielle à la rade de la ville. En effet, l'île permettait d'offrir un abri où les navires pouvaient mouiller et séjourner en face du port. Cependant, érodée par le jusant sur sa rive Est, ce qui élargissait le chenal de navigation de Saintonge au détriment de celui du Médoc utilisé pour la navigation maritime, le conseil d'arrondissement décida d'amorcer

les travaux d'union des deux îles voisines. « La jonction des îles Sans-Pain et Bouchaud coûterait [alors] moins chère que la défense de l'extrémité nord de la première île, tout en produisant un effet plus complet et plus avantageux », disait-on. Ainsi, entre 1860 et 1861, un barrage submersible fut construit entre Bouchaud et Sans-Pain, empêchant les eaux du chenal du Médoc de s'écouler dans celui de Saintonge. De la même manière, il était question de relier Bouchaud et Patiras en construisant la même digue entre les îles, de 1867 à 1869, mais le projet avorta.

Si l'effet escompté sur les conditions de navigation ne fut que peu significatif, ces travaux ont contribué à la fixation des contours des deux îles. Alors que les habitants îlots ne pouvaient, jusque là, emprunter, à pied, le passage entre les deux terres, qu'en août, peu à peu un vasard est né entre Bouchaud et Sans-Pain. En 1912, les deux îles sont bel et bien unies. La nouvelle île prend alors le même nom que l'on donne également à Sans-Pain : l'île Nouvelle.

Chroniques d'une île, véritable entre-deux

Lorsque les îles de l'archipel Girondin sortent des eaux, c'est pour découvrir deux mondes en un, dont les eaux de l'estuaire semblent être une couture.

Une couture géologique : La Garonne et la Dordogne regardent, au-delà de l'estuaire, vers l'horizon Atlantique. Nous avons ainsi, d'un côté, la Rive gauche Médocaine sablonneuse et, de l'autre, la Rive droite Saintongeaise, tapissée de calcaires marins. Deux mille ans de sédimentation sablo-argileuse et limoneuse ont donné forme, sur les deux rives, à des marais jalonnant ainsi, discrètement, l'estuaire, au grand plaisir des plumes et des écailles.

Une couture culturelle : Nous sommes à cheval sur deux départements, deux régions et deux cultures. La Rive gauche (et une partie de la Rive droite, au sud de Plassac) baigne dans la culture occitane. La Rive droite, ou Pays Gabaye, manie la langue d'oïl.

Une couture paysagère : Du côté du Médoc, les rères de vignes défilent vers le fleuve, s'extirpant des vallons marécageux, des zones humides et des landes. La Rive droite, mi-girondine, mi-saintongeaise, a l'allure d'un balcon, que lui confèrent les plateaux calcaires parfois vallonnés en longs talus nappés de pieds de vignes, et les falaises percées de grottes. Ici, malgré la présence tape-à-l'œil de la centrale nucléaire du Blayais, le regard caresse la cime de boisements plus sauvages.

Les îles sont donc nées, accueillies par deux rives dont elles dépendent pour sortir de leur confinement, leur isolement. Des rives distinctes mais au caractère estuarien bien trempé, en témoignent les esteyes, les carrelets et les minuscules ports qui se succèdent sur tout leur long. Ces traits caractéristiques se reflètent dans les eaux brunâtres de l'estuaire, ce Miroir d'ambre aux couleurs vacillantes au fil de la journée. Dans un univers si souvent feutré gouverné par un épais brouillard, les ondes fluviales redoutables mêlent le ciel, l'eau et la terre dans un sentiment constant d'horizontalité.

Ce sentiment s'étend du fait de la ponctuation insulaire estuarienne. Les îles, lignes boisées, s'enchaînent, amplifiant l'effet de profondeur du paysage. Les horizons se succèdent. Où que nous soyons, les rives, devenant tangibles ou concrètes, se devinent, l'œil peinant à savoir si elles sont îliennes ou continentales. Cette présence insulaire donne au Fleuve, une dimension de mouvement, celui qui les a façonnées, qui a créé les vides entre îles et Rives.

Véritables entre-deux, les îles sont le passage entre le ciel, la terre et l'eau ; entre les deux Rives d'un estuaire ; entre fleuves et océan. Des entre-deux aux destins qui s'entremêlent, aux chroniques qui se ressemblent. Nous n'aborderons pas les bancs, îlots et îles Trompeloup, Ambès, Croûte, Monassem, l'Anne septentrionale, Argenton, Macau, des Vaches, Vincent, Fumel, Sauterelle, Fumadel, d'Issan, Garguil, Grattequina (ou de Duras, de la Jalle, de Blanquefort), Anthros ou encore de Bourg, progressivement réduites au silence et à l'absence par le temps. Intéressons-nous aux dernières îles emblématiques de l'estuaire girondin.

Nouvelle, à la Une



Les destinées de l'île Nouvelle et de ses consœurs sont croisées et parfois ponctuées d'événements particuliers qui les ont placées à la lumière des projecteurs.

L'imprévu de Vauban

Il faut à Blaye « *se rendre maître de la rivière. [...]. Il est nécessaire qu'il y ait toujours quelques places fortifiées pour tenir les peuples en respect, empêcher les remuements et maintenir l'autorité du Roi en vigueur* », Sébastien Le Prestre de Vauban, 1685.

L'ingénieur-soldat et Commissaire général des fortifications ambitionne ainsi d'améliorer le système défensif de cette passe de la Gironde, très fréquentée et stratégique. Ainsi, entre 1685 et 1689, Vauban restructure la Citadelle de Blaye que le comte de Pagan avait déjà modifiée en 1652. Puis, de 1690 à 1693, il accroît le dispositif en faisant construire le Fort Médoc sur la Rive gauche et le Fort Pâté sur le banc de sable de Saint-Simon, non stabilisé, car né depuis seulement 20 ans. Pour ce dernier, les ingénieurs mirent au point un système de plancher associant des pièces de bois et des troncs entiers, les uns posés horizontalement, les autres ancrés verticalement. Lorsque Vauban s'éteint en 1707, il pense Bordeaux protégée des ennemis. C'est sans compter sur le paysage changeant de l'estuaire et la naissance de la future île Nouvelle.

En effet, en avril 1814, les Anglais, contrôlant déjà le Fort Médoc, profitent de l'émergence du vasard qui sera nommé, plus tard, Sans-Pain, en face de Pâté, pour abriter leur bombe, le Belzebuth. Ainsi, depuis la terre insulaire, ils attaquent la Citadelle de Blaye et le Fort Pâté, mettant en danger plus les civils que les militaires. Le siège de Blaye, poursuivi sur la terre, se conclut par l'abdication de Napoléon vaincu à Waterloo et la suspension d'armes entre les Anglais et le commandant de la garnison de Blaye. Ainsi, si l'île Nouvelle est aujourd'hui un atout-clé pour observer le Verrou Vauban, elle n'en demeura pas moins une faiblesse dans son dispositif.

« Sous le soleil de Bouchaud » et sous le chien des fusils à Sans-Pain

A partir de 1936, le franquisme sévit en Espagne, faisant fuir nombre de réfugiés jusque dans les terres françaises. Les îles girondines furent l'un de leurs asiles politiques. Mais les exilés étaient vus comme des « bandits ». Aussi, le régisseur de Sans-Pain, ayant engagé certains pour travailler à la vigne, tenait à les surveiller...armé. Le garant de l'ordre n'eut aucun mal à ainsi obtenir, de la préfecture, un permis de port d'armes.

En 1941, lors des vendanges, un jeune homme, recruté pour l'occasion, pousse la chansonnette sur Bouchaud. Paul Charlassier, alors régisseur sur Patiras, écrit dans son journal, « Trente ans sur les îles », que le chansonnier ravissait les cœurs des îloutes au grand dam des garçons ô combien jaloux. Lorsque Charlassier demande au régisseur de Bouchaud le nom de l'agitateur mélodique, on lui répond « Un certain Luis Mariano ». Ce futur célèbre chanteur d'opérette semblait avoir trouvé le temps d'un été son « paradis des cœurs et de l'amour ».

Les îles épargnées

Durant la Guerre 39-45, si les chasseurs avaient troqué leur fusil contre un filet, les îlots mangeaient, toutefois, à leur faim. En effet, leur isolement les a épargnés des effets de l'occupation, profitant de quelques trafics.

Mais l'estuaire ne demeura pas oublié aux yeux des Occupants. Le *Degrâce* était un bateau que les Allemands arraisonnèrent au large de Sans-Pain car permettant un transport de troupes. Les blocs de pierre, encore présents, permettaient alors d'immobiliser le navire dont les ancres étaient reliées aux chaînes de ces blocs.

L'isolement cristallisé des îles

La relative douceur du climat de l'estuaire a connu quelques épisodes de grand frisson. En janvier 1830, le froid était tel que la gabarre *La Méduse* fut prise dans les glaces et que le vin des îles gelait dans les bouteilles et les barriques. Rare était devenu le bois de chauffage, tout comme les ravitaillements. La garnison du Fort Pâté fut ravitaillée après mille dangers, ainsi que l'île Nouvelle. C'est à cette époque que l'île fut surnommée l'île Sans-Pain.

Durant l'hiver 1956, le fleuve est à nouveau figé pendant un mois. Vents et courants s'accordaient pour appuyer la glace contre la côte du Médoc ou pour faire craquer des plaques, se montant les unes sur les autres. Les haches étaient devenues indispensables pour avancer dans le fleuve gelé, afin de briser la glace et ne pas abîmer l'embarcation. Les ravitaillements s'avéraient très difficiles au point d'envoyer un remorqueur pour Patiras, le bac *Les Deux Rives* pour les îles du Nord et Verte et un hélicoptère sur Nouvelle. Cette dernière abritait pendant cette période de gel, deux malades qui furent secourus par le docteur Feurgard, qui avait pris place dans le bac, M. Huc, sous-préfet de Blaye, M. Deromas, adjoint du maire et M. Pardon, secrétaire général de la sous-préfecture. Tous avaient tenu à faire la traversée comme s'ils souhaitaient dire aux îlots « Vous n'êtes pas seuls. »

Les îles prennent l'eau

En février 1957, des vents à 120 km/h s'engouffrent dans l'estuaire. Nombre de digues cèdent notamment à la Point de Grave, Patiras, Margaux, l'île Verte ou Nouvelle. L'eau submerge les terres alors vulnérables. 80 cm d'eau recouvrent Patiras, tandis que les flots envahissent en son entier Bouchaud, bientôt suivie par sa sœur Nouvelle. Alertés par un pêcheur du nom de Videau, ancré non loin de l'île, les pompiers de Blaye viennent au secours des femmes, des enfants puis des hommes, notamment la famille Pasques qui avait trouvé refuge dans le grenier.

Quarante-deux ans après, en 1999, la tempête fait ressurgir de mauvais souvenirs, submergeant les îles, par ses raz de marée, malgré 5 mètres de digues.

Terres de convoitises

Autrefois, les rois considéraient les îles comme des biens précieux. Ils les offraient en guise de récompense aux plus méritants...et souvent méritantes courtisanes dévouées. Les heureux élu(e)s pouvaient ainsi profiter du calme insulaire loin de la cacophonie de la cour.

Dans les années 1910-1920, les îles étaient des propriétés privées, rattachées à une commune. Les propriétaires exprimèrent quelques velléités à voir leurs îles devenir des communes bien distinctes, mais en vain.

En 1972, l'île Nouvelle est achetée, pour 3 millions de francs, par Mr Decouzon, agriculteur auvergnat, mettant fin à dix ans de populiculture sans réussite. La SAFER de Gironde servit d'intermédiaire. De ce fait, Mr Decouzon ne pouvait revendre, pendant une période de 15 ans, sans une autorisation de la SAFER. Cette autorisation était accordée à la condition que les terres cédées

conservent leur caractère agricole. Or, au début des années 1980, la famille Decouzon souhaita vendre, pour 8 millions de francs, à un autre agriculteur, du Calvados, Mr Sénécal. Le problème est que ce dernier désirait revendre l'île à Guy Merlin, promoteur immobilier, ambitionnant de faire de Nouvelle un îlot touristique comprenant 12000 lits, 2500 logements, trois courts de tennis, deux marinas et un golf. Un îlot touristique bien loin du caractère agricole indispensable pour qu'une vente ait lieu. La SAFER et la MIACA se dressèrent alors contre ce projet immobilier et ceux qui le défendaient, notamment le maire de Blaye jugeant le projet profitable à l'économie de sa ville, plus que des « prétendues terres agricoles, n'ayant jamais pu être rentabilisées, ne serait-ce que parce qu'elles sont sur une île. » L'ancien village îlot de Sans-Pain ne fut jamais remplacé par ce dispositif hôtelier.

Pampres sur l'estuaire



Les îles Girondines ont toujours été entourées d'eau mais ne furent gorgées de vin qu'à une période donnée de leur histoire. La viticulture, si fédératrice dans l'estuaire de la Gironde, voit ses premiers pampres naître sur les îles au XVII^{ème} siècle. Le sieur Casaulx tente, en effet, l'expérience sur l'île qu'il vient d'acquérir ; une expérience suivie par d'autres propriétaires au vu de la réussite. Une réussite assistée par un sol très fertile et un climat doux (moins froid en hiver et moins chaud en été, à l'abri du gel). Mais c'est véritablement dans les années 1820 à 1870 que l'agriculture viticole s'est imposée, devenant alors la principale source de revenus des propriétaires îliens, dès la première moitié du XX^{ème} siècle.

Bouchaud se couvre de vignes durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, juste avant Sans-Pain plantée en merlots, cabernets et malbec en 1869. A l'heure où la viticulture prend de plus en plus d'ampleur sur les terres insulaires de Gironde, une plaie, pour la moitié du vignoble français, va assoir le règne du vin sur les îles : le phylloxera.

Dans les années 1860-1870, ce puceron parasite est accidentellement introduit par des plants américains. Les îles deviennent alors une terre d'aubaine pour lutter contre ce mal s'attaquant aux racines de la vigne. Tous les ans, pendant 40 à 50 jours en hiver, les îlots ouvrent les vannes des digues à marée haute, inondant alors les vignes et tuant le phylloxera dans l'œuf. On parle de véritable âge d'or des îles, qui s'étendra jusqu'aux années 1950. De nombreuses vignes supplémentaires sont plantées, chais et pressoirs sont construits. Certaines îles plus perméables que d'autres (Patiras, Margaux ou Sans-Pain) nécessitent la mise en place de machines à vapeur à grand débit (servant à la submersion des vignes et marchant au charbon). La population îlienne s'accroît en même temps que la production de vin, jusqu'à atteindre un point culminant dans les années 1890. Du vin îlien est servi de 1850 à la Seconde Guerre Mondiale sur les transatlantiques. En 1876, le propriétaire de Sans-Pain reçoit la médaille d'or des spécialités pour la création récente d'un important vignoble sur l'île. Alors que la quasi-totalité du vignoble français nécessite le remplacement des plants malades par des porte-greffes américains résistants à l'insecte, les îles deviennent LES terres à investir.

Véritables usines à vin, aux rendements importants en vins de palus, les îles furent les territoires tests des expérimentations médocaines en vogue dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Des expérimentations en termes de bâti et de techniques viticoles, ayant comme condition première, la vie en autarcie des ouvriers. Au niveau du bâti, les chais à foudres, indispensables à la vinification, témoignent parfois d'une certaine modernisation de l'habitat viticole médocain (comme le prouve la grande ouverture du chai de Sans-Pain). De magnifiques châteaux, comme celui de Bouchaud, s'égrainèrent dans l'archipel à partir de cette faste époque. De nombreuses constructions furent permises pas la prospérité qu'entraîna la viticulture.

La vigne était travaillée selon le système du prix du faitage (l'ouvrier agricole étant logé et disposant d'un jardin potager et rémunéré au pied de vigne). Les îles étaient parcourues de rails de chemins de fer Decauville, destinés à emmener la vendange jusqu'aux foudres sans abîmer les allées. En effet, jusqu'aux années 1950, bœufs et chevaux étaient utilisés pour tirer les charrettes et les tombereaux. Les wagonnets et leurs comportes -ou douils- pouvaient acheminer jusqu'à 900 kg

de raisins jusqu'au cuvier. Là, la vendange était traitée et mise dans les cuves. Les vins rouges étaient vinifiés façon médocaine, les blancs, façon sauternaise.

Au-delà des expérimentations, les îles firent preuve d'innovations : alors qu'en 1900, les exploitants du Médoc utilisaient encore des lattes en bois de pins, les propriétaires des îles procédaient, dès les années 1860, au palissage de la vigne avec du fil du fer. Le développement viticole offrit aux îles un paysage structuré, modèle, élaboré en cohérence avec l'agriculture moderne et l'esprit de rationalisation du XIX^{ème} siècle.

Fin des années 1920, les îles tombent de haut. Les propriétaires îliens partent perdants des tribunaux qui leur interdisent de vendre le vin sous l'appellation « Médoc ». Désormais appelés « Côtes de Blaye », « Bordeaux » ou « Saint-Julien-de-Beychevelle » et « Vigne Nouvelle » pour Sans-Pain et Bouchaud, les vins se vendent moins bien. Mais ce n'est pas tout. Lorsque le phylloxera est vaincu sur le continent, la production du vin s'envole. Ce début de XX^{ème} siècle est ainsi marqué par une surproduction viticole et, donc, une baisse du prix de vente. En 1956, alors que l'hiver rigoureux n'arrange rien, une loi préconise le recul du vignoble girondin, au détriment de celui des îles, incapable de résister. Les primes à l'arrachage assènent le dernier coup sur l'histoire viticole des îles. De nouvelles activités émergent timidement. A Bouchaud, l'on se tourne vers l'élevage bovin et l'agriculture destinée à l'autoconsommation. Sur Sans-Pain, ce sont les artichauts de « Macau » qui remplacent les pampres, ainsi que le bétail et le maraîchage. Après l'inondation des îles en 1957, on réensemence en 1958. L'année d'après, la SERFO plante des rangées de peupliers qui connaîtront un destin opposé à celui des règes de vignes.

Aujourd'hui, la viticulture sur les îles ne connaît que quelques réminiscences sur Margaux, Patiras et la Grande Île, bien loin de l'ancienne gloire qui sortit de l'ombre les îles de l'archipel Girondin.

Une terre aimante et aimée



La terre des îles est « une terre qui vous aime » dit-on. Une terre qui demeure à vos côtés, vous suivant aussi longtemps qu'elle le peut. La fouler, c'est l'épouser. Les corps de Bouchaud et de Sans-Pain sont, par exemple, constitués d'un épais niveau d'argiles à *laminae* sableuses au-dessus des graviers et des galets. Ces derniers caractérisent un milieu de rivière à bras anastomosés, apparue il y a plus de 20 000 ans. C'est cette nature, très argileuse, du sol ainsi que la proximité de la nappe phréatique, humidifiant le sol en fonction des marées, qui rendent la terre îlienne si aimante et fertile.

D'un sol riche, gras et collant, les îles semblent ne pas vouloir laisser partir ses visiteurs. Il fut un temps où des visiteurs, il n'y en avait pas. On parlait d'habitants, d'îlouts. Si l'on disait que les terres des îles vous aimaient, il est certain que ces femmes et ces hommes îlouts le leur rendaient bien.

Les îles, affermées aux Domaine, furent d'abord utilisées pour le pacage, le bétail étant alors les grands privilégiés de ces nouveaux prés « tremblants et salés ». Par la suite, les propriétaires les mirent en culture, commençant à produire du froment, des prunes, des pommes, des poires, du blé (que l'on disait « magnifique »), des fêveroles et bien sûr du vin. Lorsque les Hollandais, bourgeois de Bordeaux, amorcent leurs grands travaux d'assèchement des marais, l'on s'intéressa à la récolte des joncs, vimes et aubiers pour la vannerie et le liage des vignes.

Durant un siècle, la viticulture étendit ses pampres sur l'ensemble de l'archipel. En parallèle, le maraîchage se développa, avec notamment l'emblématique culture des artichauts de « Macau ». Nous étions donc dans un système polyculturel. Les îles étaient de véritables usines flottantes, des fourmilières composées de forgerons, métayers, régisseurs, chefs de culture, prix-faïteurs, journaliers pour le sulfatage et les travaux d'intérêt commun (entretien des fossés, des digues et des chemins), saisonniers vendangeurs, femmes et d'enfants aux petites façons. Leurs trente-cinq heures de travail, faites en trois ou quatre jours, étaient récompensées par des avantages en nature (ne payaient ni le loyer, ni l'eau, ni l'électricité), par un faible salaire et parfois du vin de palus ou de la piquette que même les enfants buvaient. Les îles étaient des lieux où il fallait travailler dur mais où il était possible d'économiser (ce qui explique pourquoi les gens pouvaient acheter une maison en arrivant sur le continent). Les places étaient donc assez prisées.

A partir de 1961, la Société des Ressources Forestières espère connaître le même succès que les propriétaires viticoles, en essayant sur les îles la culture du peuplier, pour la fabrication d'allumettes. Mais rapidement, tel le phylloxera ravageant les vignobles, un ver mit fin à l'expérience de la populiculture. Les arbres furent arrachés, en même temps que les îlouts s'arrachaient de leur demeure.

En 1972, un dirigeant auvergnat du groupe agricole coopératif Limagrain, Célestin Decouzon, rachète à la malheureuse société belge les terres qu'il souhaite cultiver en maïs. Les restes des peupliers sont vendus et réincarnés en palettes. Impulsée par l'installation d'un système de drainage en 1971, la maïsiculture se développe sur l'île Nouvelle, recouverte de 250 ha répartis sur six parcelles. Coulant des jours heureux, plus ou moins grâce aux prix garantis par la PAC, la culture céréalière finit par se faner dans les années 1990 : le sud de Sans-Pain en 1991, le Nord en 1997 et

Bouchaud en 1998. Les terres, si longtemps aimées, sont abandonnées et laissées aux friches agricoles.

Un trait d'union ou de séparation : la digue

Dès leur plus jeune âge, les îlots apprennent à respecter et à craindre l'estuaire. « La

Gironde » ou « la rivière », comme ils l'appellent, est aussi mystérieuse que tumultueuse. La seule condition pour que l'Homme établisse son labour, sa famille, sa vie sur les îles, oasis estuariens, est de s'en abriter. Très vite, les colons de ces nouvelles terres dressèrent des remparts, véritables lignes de démarcation entre les assauts de la Nature et les projets humains. Les digues. Se couvrant d'une végétation que l'on nomme ripisylve, elles sont l'élément central du paysage insulaire, garantes de la pérennisation de l'activité humaine mais aussi de la vie de l'île, consolidée par cet encerclement.

« Colosses au pied d'argile », ces gardiennes insulaires n'en demeurent pas moins vulnérables et nécessitent l'effort inépuisable des protégés îliens. Malgré le surcoût diminuant les gains liés à la fertilité du sol, le maintien continu de cette protection est indispensable. Pelles, pioches, pieux, fagots, écluses et bœufs constituaient, autrefois, les seuls outils pour entretenir les digues, afin de protéger, même s'il fallait le faire toute une nuit durant, ne serait-ce qu'une seule propriété. Faire tenir ces remparts demandait un travail méticuleux et planifié. Ainsi, des hommes, appelés valadiers, venaient périodiquement entretenir les digues et les fossés. Ces murailles argileuses et végétales pouvaient être stabilisées par un empierrement ou par une palissade de pieux, en face des habitations, protégeant ainsi des vagues, dont celles des navires étaient les plus menaçantes.

Redoutant les eaux de la Rivière, les habitants des îles ont donc toujours veillé à préserver ce trait de séparation entre eux et l'hostilité de la Nature, seule promesse d'une union humaine durable. Cependant, ils n'en demeuraient pas moins tenus en respect, face à ces eaux blondes qui leur offraient des sols fertiles, à la source de leurs revenus. Permettant aux Hommes de saisir l'occasion de vivre grâce aux eaux de l'estuaire, le rempart devient alors un trait d'union entre nature et cultures...

Au XVIII^{ème} siècle, pour consommer de l'eau sur les îles, il fallait récupérer l'eau de pluie dans des citernes. Mais dès le premiers tiers du XIX^{ème} siècle, une profonde amélioration change la donne. Partout sur les îles, sont forés des puits artésiens, permettant l'approvisionnement quotidien en eau. La technique consistait à percer un trou de 70 m de profondeur dans le sol. La nappe phréatique est comprimée entre deux couches imperméables. En perçant la première couche, l'eau jaillissait. Ferrugineuse et tiède, elle émergeait alors, continuellement, sous forme d'un parapluie d'eau et s'écoulait dans le puits, de manière à n'être jamais la même. Aujourd'hui, les majestueux puits d'antan ne sont plus qu'un amas de pierre d'où jaillissent quelques brins d'herbe, les nappes étant, à présent, trop basses pour voir de l'eau jaillir.

Les eaux de la Gironde ont également pu extirper les îles d'un mal tenace, à savoir le phylloxera. D'une pierre deux coups, elles leur apportèrent la gloire qu'on leur connaît sur le plan viticole. Jouant de divers mécanismes, les îlots semblaient narguer l'estuaire dont ils puisaient l'eau, tout en se gardant de ses flots hasardeux. Les machines à vapeur à submerger permettaient de conserver un niveau d'eau constant dans des bassins, afin d'inonder les pieds de vigne en hiver. De cette manière, ils ne craignaient guère le puceron parasite. Par ailleurs, les fossés de drainage, orchestrés par un jeu de clapets, isolaient les parcelles et régulaient la présence des eaux de pluie et du fleuve, chargées de limon.

Mais l'histoire a montré que la Nature se défait vite de ces séparations artificielles, tendant à s'unir à nouveau avec les terres qu'elle a fait naître. L'île Nouvelle, par exemple, aux caractéristiques très spécifiques, au regard de l'influence de l'élévation attendue du niveau de la mer, est un bon site-test pour les lieux soumis aux risques de submersion marine. Elle n'est pas à sa première confrontation avec l'estuaire. Minées par des galeries de ragondins et affectées de fissures causées par des phénomènes de retrait-gonflement argileux, ses digues se fragilisent. L'île n'en est que plus vulnérable, voyant ses remparts régulièrement submergés, en témoignent les bois flottés et les détritiques derrière les digues.

Si plus aucune culture ne demande l'effort d'agriculteurs à entretenir les digues, le Conseil Général de Gironde, gestionnaire de l'île, a hérité de cette tâche. En 2000, un an après les ravages de la tempête, les digues de Sans-Pain sont refaites et sont créés, sur cette partie de l'île, des fossés collecteurs et des dépressions inondables. Enfin, une nouvelle digue est façonnée sur la limite communale imaginaire entre les deux îles accolées.

Cependant, cette dernière s'est ouverte en février 2014, ne résistant pas aux récentes intempéries et à la surverse depuis Bouchaud, par-dessus la digue, lors des forts coefficients de marée.

Car, s'il y a une île dont la destinée vient de prendre une toute autre tournure par rapport à ses consœurs, c'est bien Bouchaud. Propriétaire et gestionnaire de l'île ont fait le choix de lever la séparation entre ses terres et l'eau de l'estuaire, les réunissant désormais à jamais.

Il était une fois...l'îlout



« **L**a population est tel l'équipage d'un bateau. Des paysans embarqués sur les îles. » David de Souza

Il y a plusieurs siècles, partaient des Hommes, à l'abordage d'une vie nouvelle et unique, dans des lieux, que l'on se disait reculés. Jetant l'ancre sur des terres nées des eaux, ils écrivirent ainsi les premières lignes de l'histoire entre l'Homme et l'île, couple fertile dont les enfants furent les îlouts.

Des femmes et des hommes aussi durs que les affres hivernales. Des gens de l'estuaire souvent ignorés et différenciés par les « terriens », leurs voisins continentaux. Des paysans à la vie rude mais qui auraient difficilement échangé leur place.

Solitaires et solidaires

Une simple carte vous démontrerait, qu'à côté de certains villages de la campagne française, les îles, proches de grandes villes et des zones urbanisées que sont les berges, bénéficiaient d'une certaine « modernité », pour leur époque, dont on ne pense pas de suite de prime abord (nous parlons, ici, de la fin du XIX^{ème} aux années 1950). Pourtant, les derniers îlouts sont unanimes : il s'agissait d'un monde rural comparable à celui du continent, à une exception faite : l'isolement. Coupés du monde, les habitants de l'archipel agricole étaient comme confinés, tels des Robinson Crusoe. De cet isolement, naissaient de forts rapports sociaux, imprégnés de solidarité. Le propriétaire pouvait ainsi faire don d'un lopin de terre à une famille, ayant perdu un membre. Lors de la rupture d'une digue à Sans-Pain, les voisins de Bouchaud accouraient au renfort. Les familles étaient nombreuses, mais c'est comme si la population îloute n'en formait qu'une seule.

Les rares expéditions communes sur le continent renforçaient les liens de la communauté. Les samedis à Blaye, les îlouts se retrouvaient dans un même café. Quant aux relations entre insulaires et continentaux, les îlouts étaient à la fois méprisés par les continentaux du fait de leur situation à l'écart, et enviés du fait de leur relative liberté. Les îlouts entretenaient ces représentations autour de leur marginalité, de leur aspect sauvage, affirmant « *C'est eux et nous* ».

Mais le contact, aussi rare fut-il, avec l'extérieur, était parfois nécessaire. Les îlouts ne doivent pas seulement leur endurcissement, à la rudesse de la vie îlienne. C'est qu'ils n'avaient pas forcément le choix. Le médecin venait parfois consulter les malades, prescrivant les médicaments, que le marin était chargé d'aller chercher, mais ne revenait guère si tôt après. De la même manière, on compte, sans nul doute, autant de naissances assistées par des sages-femmes venant de l'extérieur, que de naissances improvisées grâce à des femmes expérimentées. Sur Patiras, un drap blanc, étendu sur le toit d'un grand hangar, permettait aux bateaux de prévenir les secours.

La vie des îles, que le brouillard pouvait parfois étouffer, jusqu'à s'imaginer ne plus pouvoir en sortir, était loin d'être facile. Mais, loin des peines, les joies perçaient de temps en temps l'épaisseur du brouillard. Les gens savaient s'amuser. Il y avait un bal itinérant sur les îles ainsi que la gerbaude (fête du dernier jour des vendanges) où la nourriture était offerte par le propriétaire. La goraille (égorgement du cochon) était l'occasion de rassembler les voisins. Un feu à la Saint-Jean avait lieu à Patiras.

Les enfants ne pouvaient imaginer meilleure vie ailleurs que sur les îles. Criant de joie au son d'une sirène de bateau répondant à leurs saluts. S'élançant dans des courses folles dans les chariots destinés au rapatriement des vendanges. Grimpant aux arbres pour dénicher les pies et chassant, parmi les roseaux, les grenouilles. Profitant d'un cadre leur paraissant idyllique, ils n'en demeuraient pas moins une main d'œuvre non négligeable pour le propriétaire. D'ailleurs, certains parents n'envisageaient pas d'études pour leurs enfants. Les adolescents, quant à eux, passaient à marée basse sur les barrages entre les îles, ou s'enfonçaient dans le jardin Anglais de Sans-Pain, rejoignant celles ou ceux qui faisaient battre leur cœur.

Des visites d'île en île avaient lieu. Les gens se connaissaient sur l'archipel sur lequel s'éparpillaient plusieurs familles. Les migrations d'une île à l'autre s'expliquaient par des frictions avec le régisseur ou parce qu'une autre île présentait plus d'avantages (une meilleure maison, un meilleur salaire). Le régisseur missionnait alors le marin. Le samedi, lors du marché de Blaye, celui-ci faisait allusion à un logement libre sur une île et retenait le nom de l'intéressé.

Une vie dure mais simple

L'isolement influait sur le mode de vie. Sans aucun commerce sur place, les îlots se tournaient naturellement vers l'autarcie. Excellents chasseurs-pêcheurs, et fins connaisseurs de l'environnement estuarien, ils utilisaient au maximum les ressources qu'ils avaient, vivant très simplement. Les familles ne manquaient de rien, disposant de jardinets-potagers, de volailles, de cochons, fabriquant leur pain avec la farine du blé récolté, recevant vins de palus et barriques de piquette compris dans le salaire ou encore cueillant des fruits.

Le bois était LE combustible au vu des troncs d'arbres charriés par la Gironde. Le feu permettait de se nourrir, se chauffer et même s'éclairer (avant que ne viennent les lampes (deuxième moitié du XIX^{ème}) et l'électricité (ligne électrique pour Bouchaud et Sans-Pain en 1950, reliée au continent par câble sous-marin)). Ainsi, le bois (bois flottés ou pieds de vignes) était essentiel dans la vie des îlots. Du bois flotté que les populations trouvaient sur la « côte ». Ce terme, usité par tous, désignait la rive de l'île, au contrebas de la digue, une rive envahie par les eaux et où se déposaient tout et n'importe quoi. Cet espace improbable faisait la joie des curieux en quête du moindre matériel utile.

Ils ne dépensaient rien de leur très faible salaire acquis par leur dur labeur de prix-faïteurs. Se sentant libres, autonomes et indépendants, malgré une vie dure et précaire, les îlots vivaient au rythme du soleil, de la même manière que les couleurs de l'estuaire.

La hiérarchie d'hier

Les îlots ne sont pas sortis des eaux en même temps que leurs îles. Pour la majorité, ils étaient originaires du Saintonge et du Blayais. Les immigrations espagnoles, portugaises, italiennes ou maghrébines vinrent épaissir les peuplements. Par ailleurs, certains vendangeurs saisonniers choisirent de rester sur les îles. Les îlots s'enracinaient rarement sur une île précise, entraînés dans un *turn over* incessant selon les avantages que présentaient les îles voisines.

Les propriétaires des îles ne demeuraient pas sur leur terre. A titre d'exemple, la famille Lafonta, propriétaire de Sans-Pain de 1867 à 1917, était domiciliée à Bordeaux. Ils venaient une fois par semaine, logés dans une maison bourgeoise, face à l'école.

Il fallait pourtant un « patron », le garant de la paix sociale et figure de l'autorité. C'était le régisseur, homme de confiance du propriétaire, le second du navire. Chef de la communauté, il prenait toutes les décisions, conseillait, consolait, réconciliait. Le régisseur exerçait ses

compétences dans bien des domaines : de la viticulture à la commercialisation du vin, de l'entretien du bâti et des digues à l'organisation des transports fluviaux en passant par la police et la santé. Les ouvriers étaient dans la servitude volontaire. Un rapport de domination, mais baignant dans le respect, régnait sur les îles. La femme du régisseur avait également un statut très important, conseillant les femmes du village notamment sur l'argent.

Autre personnage phare, le pont entre l'archipel et le continent : le marin. Expert en navigation, il est l'homme chargé d'acheminer provisions, médecin, curé, forgeron et instituteur sur l'île. Passant dans toutes les familles, il acquiert leur confiance et leurs confidences.

Hormis le régisseur, le marin et l'instituteur, tous trois au statut particulier, la population restante se composait des ouvriers agricoles, palefreniers, bouviers et métayers.

Le temps de l'au revoir

Dès les années 1960, lorsque la vigne disparaît au profit du peuplier puis des céréales, le travail se fait moindre. Les maisons se vident. Il est temps pour les îlots de rejoindre, parfois avec regret, le continent. Une fois atterris, la plupart, goûtant à un nouveau confort, s'aperçoivent vraiment de la rudesse de la vie îlienne. Loin d'oublier les îlots girondins, les enfants de l'estuaire débutèrent une nouvelle vie, plus autonome, et plus autant sous le regard des autres.

Des paysans embarqués sur les îles

Les fondations d'un passé humain



A l'ombre de la Nature, désormais presque aussi sauvage que pouvaient être vus les îlots, se dressent les vestiges de l'ancien temps. Les derniers bâtiments, en ruine ou réhabilités, des villages îliens sont sources de révélation pour le tout un chacun, dont le passé humain de ces îles était, jusque là, insoupçonné. Plus concrètes que les récits, ces constructions suscitent l'imagination et le désir d'en savoir plus.

Le patrimoine bâti des îles est plus redevable du Médoc que de la rive droite où se situent les communes auxquelles sont rattachées les îles. La rationalisation s'est, en effet, faite depuis le territoire médocain. Cette rationalisation imprègne chaque bâtiment auréolé d'une fonction particulière. Sur Sans-Pain, les sept derniers édifices l'illustrent parfaitement : deux maisons d'ouvriers, la maison du régisseur, la maison du propriétaire, l'école, le hangar agricole et le grand chai. La hiérarchie sociale se répercutait alors sur l'architecture. On peut ainsi ressentir un certain « paternalisme ». On organisait la vie et les bâtis pour un enjeu économique. De manière à laisser le plus de place possible à l'agriculture, les habitats y étaient groupés, formant de véritables îlots d'habitations au cœur des îles.

Semblables à de véritables cités industrielles créées dans l'intérêt de la production, ou des colonies agricoles encouragées par le Second Empire, les villages des îles s'apparentent à des familistères, fermées et appartenant à un patron.

Les villages îliens avaient des traits communs. Le rez-de-chaussée des maisons d'ouvriers correspondait à la pièce de vie, tandis que les chambres se trouvaient à l'étage. Les sanitaires, collectifs et faits en bois, étaient relégués aux fossés. Des châteaux viticoles, aux façades prestigieuses et agrémentés d'un parc aux essences exotiques, faisaient la fierté de la plupart des îles, à l'exception faite de Sans-Pain...

En effet, Lucien Lafonta, propriétaire de l'île, dès 1868, décide de laisser le jardin Anglais, prévu pour abriter le futur château, tel quel, préférant bâtir une maison bourgeoise, aujourd'hui placée face à l'école. Lafonta est le bâtisseur de l'île. Sans-Pain accueille, en moins de 10 ans, un ensemble architectural très cohérent, harmonieux sur le plan esthétique et à la symétrie parfaite. L'unique allée du village, la rue du Port, tracée face au peyrat, et ses bâtiments alignés en son long, confèrent à ce hameau un fort caractère public. Cette linéarité souligne le paysage insulaire à l'horizontalité marquée.

Lafonta semble s'être démarqué de ses confrères-proprétaires, en posant son empreinte sur Sans-Pain mais aussi Bouchaud, ornant les bâtisses de plusieurs « œuf-de-bœuf ».

Le village de Bouchaud était décrit tel un ensemble bâti en forme de T, traversé par une allée charretière mal pavée. Loin de connaître le même succès viticole que Sans-Pain, Bouchaud s'édifia progressivement sur 40 ans, mais possédait, paradoxalement, un magnifique château, assisté de son Jardin Fonade. Le prestigieux bâtiment dominait un groupement de maisons nommé Le Grand Trottoir. Dans le fond d'une vaste cour, des dépendances (écuries, étable,...) donnaient, sur leur droite, aux logements d'ouvriers et, sur leur gauche, au cuvier et au chai. Au centre de cette cour, demeurait l'un des rares lieux de cultes : une chapelle en bois. A proximité du village, les

« Joualles » étaient des cultures maraîchères, fourragères et légumières plantées sur deux hectares en alternance avec deux ou trois rangées de vigne.

Puis, les peupliers remplacèrent les vignes, et les épis de maïs prirent, ensuite, la place des peupliers. Les maisons ne demandaient plus d'occupants. Les fondations tremblèrent sous le poids du temps et de l'abandon.

Bouchaud ne devint plus qu'un carré vert dans une mer jaune céréalière. Le Château n'était plus qu'un tas de ruine depuis 1960. La cour se changea en clairière où tenait tant bien que mal la chapelle, envahie par le lierre, les ronces et les orties. Les derniers escaliers menaient dans le vide. Bouchaud sombrait, jusqu'à n'être plus qu'un souvenir noyé, aujourd'hui, dans l'eau estuarienne, seule occupante véritable du lieu.

Sans-Pain connut un destin moins brutal. Le quai a perdu ses carreaux épais mais a gagné un nouvel embarcadère. Le chai est à présent chauve de son campanile et de sa marquise. Les dégradations de l'usure et des usages ont mis un point final à certains édifices. Seuls sept subsistent aujourd'hui, soit 2515 m² potentiellement habitables. Restaurés par le Conseil Général de Gironde, gestionnaire de l'île, leurs volets semblent pouvoir s'ouvrir à tout moment, mais demeurent, pour l'heure, scellés.

Des paysans embarqués sur les îles

L'héritage des postes déshérités



Leurs pierres viennent généralement des coteaux de Gironde, tout comme celles et ceux qui apportèrent la leur dans l'édifice de la connaissance sur les îles. Les postes scolaires de l'archipel Girondin, vecteurs d'une instruction et d'une possible ascension sociale, sont une manière de faire dire aux îlots, isolés et autonomes : Nous existons.

Si la vie s'est égrainée progressivement, dès le XIX^{ème} siècle, sur ces îlots agricoles, les enfants ont dû, toutefois, attendre les années 1930 pour cesser de braver les traversées périlleuses de l'estuaire. Le droit à l'instruction, que seule la terre ferme pouvait leur offrir, se méritait de la sorte, au grand dam de leurs parents inquiets. De plus, ceux-ci étaient las d'avoir leurs enfants dans les pattes lors du travail à la vigne, même s'ils avaient trouvé l'astuce...de les attacher autour d'un piquet de vigne.

Ainsi, sur la demande collective des parents, des propriétaires des îles et des maires des communes auxquelles sont affiliées les îles, la création des écoles sur l'archipel débuta dès 1929, avec l'ouverture de l'école de l'île du Nord, inaugurée par les cours de Mlle Magot. Progressivement, suivirent Cazeau en 1932, représentée par Mlle Videau, puis Patiras en 1933, avec Mlle Fabeyres, ou encore Bouchaud en 1934 et l'île Verte en 1939. Dans les années 1950, six écoles ont ouvert leurs portes sur l'ensemble des dix îles de l'archipel.

Les maires des communes se chargent de la construction du bâtiment créé pour ce seul usage, du chauffage ainsi que de l'achat du matériel. Les propriétaires îliens organisent l'entretien quotidien de la salle de cours qui ne cessera d'avoir des allures de classe du XIX^{ème} siècle.

L'école une fois construite, nécessitait une âme pour l'animer. L'aube de l'enseignement sur les îles se leva de par le courage et la volonté d'institutrices. Généralement célibataires et autonomes en ménage, l'académie les préféraient, pour ces sites, aux hommes qui devraient être pris en pension par les familles îloutes. L'idéal était même de dégoter des institutrices mariées, dont le conjoint pourrait servir de main d'œuvre. Mais rapidement, dans les années 1935 à 1950, les hommes vinrent renforcer les rangs de l'instruction, devant les départs précipités ou les refus nets de jeunes institutrices, refroidies par les mauvaises conditions d'hébergement et l'absence d'entretien du mobilier.

L'expérience îlienne n'était pas chose aisée pour ces jeunes intérimaires, qui parfois n'auraient jamais soupçonné la présence de telles îles. Ne restant généralement qu'un ou deux ans, le temps de passer leur certificat d'étude sur le continent, cette mise à l'épreuve n'en demeurerait pas moins éprouvante. Si quelques institutrices trouvèrent en des îlots, l'homme de leur vie, d'autres trouvèrent les bourreaux de leur quiétude. Harcelées ou mises en quarantaine, elles n'avaient d'autre choix que de déclarer forfait. La rudesse du caractère îlot n'épargna pas non plus les instituteurs régulièrement chambrés. Mais la plupart du temps, ce travail d'endurcissement du nouveau venu ne durait guère longtemps, le temps pour lui de se faire une place, tel un mousse dans l'équipage d'un navire. Ne nous y trompons pas, les îlots tenaient à leur école, et avaient à cœur de la défendre si cela s'avérait nécessaire.

Malgré leurs premiers pas, uniques, dans le monde de l'enseignement, institutrices et instituteurs étaient comme délaissés par l'académie. Celle-ci les parachutait dans un autre monde, où l'extérieur

paraissait loin de tout. Du matériel manquant, des classes uniques composés de tous les âges, tous les niveaux et parfois de quatre langues maternelles, les jeunes maîtresses et maîtres devaient faire preuve d'autonomie, d'une pédagogie particulière mais surtout d'adaptation, de volonté et d'un fort engagement professionnel pour mener à bien leur mission.

La dure réalité de leur situation n'entachait en rien leur passion pour les enfants. Ces têtes blondes, à la vie pourtant aussi rude que leurs parents, n'étaient presque jamais absents, désireux d'hériter de la connaissance. Ils entretenaient d'excellentes relations avec leur enseignant. Si les professeurs leur enseignaient les espèces d'oiseaux, les enfants leur apprenaient, en retour, l'art du braconnage.

Certains noms ressurgissent des bâtiments scolaires, laissés vacants aujourd'hui. Mlle Lafitte, de Patiras, soutenue par sa collègue de Bouchaud, en 1934, somma le maire de Saint-Androny d'aménager l'emploi du temps, de manière à ce qu'une fois par mois la classe du samedi soit reportée au jeudi, laissant le soin aux enseignants d'avoir deux jours de repos, plus commodes pour la traversée. En 1951, Mlle Dauray parvint, sur Patiras, à obtenir la construction d'une école neuve, et demeurera en place, quatre ans durant. Sur le continent, une institutrice de Saint-Genès-de-Blaye organisait, tous les ans, une journée de rencontre entre enfants îlots de Bouchaud et les jeunes Saint-Genèsois.

Georges Orrétéguy dut s'atteler à la réinstallation complète de l'école, utilisée pour un autre usage par le propriétaire. Ses débuts furent marqués par la prise en pension par une famille îlote, jusqu'à l'amener à partager le lit d'un de ses élèves. Il resta un an de plus pour améliorer les conditions d'accueil des enfants.

Jean Romain succéda, sur Bouchaud, dans les années 50, à une jeune institutrice harcelée par un groupe d'îlots belliqueux. Ceux-ci profitaient de la porte, impossible à fermer, de la chambrée pour commettre leurs méfaits, comme a pu l'expérimenter le jeune remplaçant. Il finit par se faire admettre par la communauté. Son inspection académique, en 1954, a été des plus originales. Son inspecteur et lui se sont retrouvés, le temps de la traversée, en plein milieu d'une partie de chasse improvisée par les deux îlots qui les accompagnaient.

Puis, les îles se dépeuplèrent. On ne parla jamais de fermeture officielle des écoles. Le dernier instituteur ne savait jamais qu'il était l'ultime. Pourtant, une à une, les écoles virent leur tableau rester noir : Cazeau en 1953, Sans-Pain en 1955, Bouchaud en 1970, l'île du Nord en 1972 ou encore l'île Verte, la dernière, en 1977.

De ces postes, déshérités dit-on, au vu de l'indifférence de l'inspection académique vis-à-vis d'eux, de ces écoles modestes et ô combien nécessaires aux communautés îliennes, il ne reste qu'un bâtiment vide et une cour de récréation sans cri d'enfants. Celle de Sans-Pain n'avait pas de clôture, les enfants partant à l'aventure dans le jardin Anglais. Comme si l'héritage de ces femmes et de ces hommes ne connaissait pas de limite, leurs souvenirs se transmettant de génération en génération.

Un second souffle, l'écriture d'un destin

Le retour de la nature, un salut pour l'île



Lhistoire de l'île Nouvelle est indissociable de celle des femmes et des hommes qui ont foulé

ses terres. Ce couple entre la Nature et l'Homme s'est engagé, depuis des siècles, dans un ballet rythmé par la notion d'adaptabilité. Un tango guidé par les choix de l'Homme. Le Port Autonome de Bordeaux a modelé l'archipel pour assurer un milieu propice à la grande navigation. Les agriculteurs n'ont eu de cesse d'embrasser les îles, par les digues, pour garantir leur prospérité. Le Conservatoire du Littoral, lui, a fait le choix de laisser l'île Nouvelle, depuis 1991, au fil du temps et de l'eau. D'un commun accord avec le Conseil Général de la Gironde, gestionnaire de l'île, le Conservatoire a appliqué sa doctrine excluant toute défense systématique, de ses terrains acquis, contre l'avancée de la mer. S'exprime, ainsi, depuis 23 ans, la volonté de passer des anciens espaces agricoles de Nouvelle, laissés à l'abandon, à des espaces naturels à préserver.

Dès 1997, un projet, prônant le retour de la Nature sur l'île, se déploie, prévoyant la dépoldérisation de Bouchaud, et la création d'une roselière sur Sans-Pain, promesses d'accueil d'une flore et d'une faune typiques de l'estuaire. Cependant, la tempête de 1999 vient essouffler les efforts entrepris. Pour autant, propriétaire et gestionnaire n'abandonnent pas leur ambition de faire de Nouvelle, un site où le patrimoine naturel estuarien est préservé et valorisé. Le 3 décembre 2007, un nouveau projet, à caractère environnemental, patrimonial et touristique, est voté, et progressivement mis en œuvre à partir de 2011. Avec une équipe de trois gestionnaires sur place, et un programme d'échange d'expériences avec ceux de l'île de Tiengemeten, aux Pays-Bas (porteurs d'un programme similaire), dans le cadre du réseau Eurosite, un plan de gestion intégrée du site amorça, alors, le *remaniement* de l'île. Deux objectifs s'affichaient : la renaturation et la valorisation des fonctions pédagogiques du site par l'accueil du public.

Un nouvel esprit du lieu...

La dépoldérisation de Nouvelle s'articule de deux manières. Nous parlons de dépoldérisation non contrôlée sur la partie « île Bouchaud », au Nord du site. Les tempêtes de 2009 et 2010 ont contribué à la création d'une brèche dans la pointe Nord-est de Bouchaud. Mettant fin à l'entretien des digues, le CG a fait le choix de *laisser faire la nature*. Cette partie Nord de l'île Nouvelle est dès lors placée sous l'influence des aléas climatiques. De cette façon, l'estran, zone de balancement des marais, peut amorcer sa restauration. Une nécessité, puisque cette zone intertidale, d'une grande richesse écologique, participe à l'équilibre fonctionnel de l'estuaire.

Au Sud, sur la partie « île Sans-Pain », une dépoldérisation régulée a été entreprise. Un système d'écluses permet aux « eaux blondes » de noyer le sol de deux « caissons » endigués (les casiers hydrauliques), l'un en amont de l'ancien village, l'autre en aval : un moyen de favoriser la reconnexion de cette portion de l'île à l'estuaire.

... pour de nouveaux résidents

Un tel programme répondait à trois principaux enjeux. En premier lieu, l'idée est de prendre en considération des enjeux actuels, environnementaux (réchauffement climatique, élévation du niveau de la mer, ...) et socio-économiques (le risque « inondations »). L'île Nouvelle devient alors un véritable terrain d'expérimentation, intéressant quant aux retours d'expérience sur la dépoldérisation d'un espace, sans pression foncière ou immobilière. Elle s'affiche également comme un outil d'aide à la décision quant à la gestion d'une île.

De plus, le programme revêtait un enjeu économique. En effet, l'entretien des digues nécessite un budget très important. Or, il y avait autant à y gagner en dépoldérisant qu'en maintenant les digues.

Car l'autre enjeu, et non des moindres, concerne la biodiversité. Le but est d'aboutir au (re)développement, sur l'île, d'espèces, faunistiques et floristiques, spécifiques de l'estuaire.

La dépoldérisation de Bouchaud devrait aboutir au retour à l'état de vasard inondable, soumis à l'influence des marées, puis de vasière jusqu'à la formation d'une forêt alluviale. Habitat rare au niveau européen, ce type de boisement peut être observé, à la pointe Sud de Sans-Pain, dépoldérisée depuis les années 1950. La renaturation de Sans-Pain veille également à encourager la réinstallation de ces milieux naturels, propices au développement d'espèces végétales particulières, et à l'accueil d'oiseaux. En effet, l'estuaire de la Gironde, étape essentielle au cœur d'un axe migratoire majeur, se doit d'offrir à l'avifaune des réservoirs de biodiversité, des « bed and breakfast ». Restaurer ainsi, sur Sans-Pain, une zone humide, dans les deux caissons, permet d'entraîner la naissance de roselières continentales et de mégaphorbiaies.

« Il faut cultiver son jardin »

Si les gestionnaires ne « jardinaient » pas cet espace, celui-ci disparaîtrait selon toute vraisemblance. Nous sommes, sur le site, au cœur de la confrontation/interaction Homme et Nature. Lorsque l'on dit qu'*on laisse faire la nature*, ce n'est pas entièrement exact. On ne lâche pas prise mais on maîtrise, afin d'obtenir la biodiversité désirée. Un lâcher-prise entraînerait une fermeture du milieu par une forêt alluviale, certes typique du milieu estuarien, mais qui ferait perdre au site sa richesse biologique (par exemple les franges de roselières, présentes du fait des caissons, n'auraient presque plus lieu d'être). Sans l'intervention de l'homme pour jardiner la Nature, le lieu de mémoire, le village disparaîtrait à moyen terme.

« Une île au milieu des eaux et de l'eau au milieu de l'île »

Un monitoring scientifique a été engagé par la communauté scientifique suivante : l'IRSTEA (Institut National de Recherche en Sciences et Technologie pour l'Environnement et l'Agriculture), le BRGM (Bureau de Recherche Géologique et Minière) et l'ADERA (Association pour le Développement de l'Environnement et des Recherches auprès des universités, des centres de recherche et des entreprises d'Aquitaine). A travers six domaines précis, ces organismes sont chargés de mesurer et d'évaluer les conséquences positives et négatives de la dépoldérisation, durant trois ans.

La démarche de dépoldérisation se développe, en Europe, depuis les années 1980. La renaturation a démontré qu'elle permettait de pallier le changement climatique, l'érosion des rives estuariennes et la perte de milieux naturels que cela entraîne. La dépoldérisation permet de les préserver et d'encourager, de par la création de zone de nourricerie et de halte migratoire, la préservation d'espèces faunistiques en outre.

On peut véritablement parler d'opération de ré-estuarisation. Le site est reconnecté à l'estuaire et placé sous l'influence des mouvements des marées.

Il s'agit là d'une politique pionnière de l'estuaire. Le Conservatoire du Littoral n'est pas à sa première expérience. La dépoldérisation du polder de Mortagne-sur-Gironde (Charente-Maritime) n'a pas été une démarche volontaire. On peut parler d'une véritable « dépoldérisation accidentelle ». En effet, la tempête de 1999 a entraîné la rupture d'une partie de la digue protégeant 190 ha d'exploitation agricole. L'exploitant, résigné, a alors fait le choix de cesser son activité et s'est mis en quête d'un preneur. Ce fut le Conservatoire du Littoral, en 2000. Fidèle à sa politique, le Conservatoire a décidé de ne pas reconstruire le polder et d'encourager la reconnexion du site à l'estuaire, la rupture des digues rimant ainsi avec la rupture du lieu avec son passé agricole.

Le Conservatoire Régional des Espaces Naturels de Poitou-Charentes a mené, dès lors, un suivi scientifique de cette renaturation. Il est officiellement gestionnaire du site depuis 2010.

La dépoldérisation a engendré le rehaussement du sol, jusque-là tassé par la mise en culture et le drainage, permettant au site de retrouver son niveau originel. Elle a également permis le redéveloppement d'une végétation favorisant le retour graduel d'espèces faunistiques typiques.

Terre de passage et d'envols



Les îlots avaient l'habitude de pourchasser, bambous à la main, les batraciens tentant de se camoufler parmi les roseaux. Aujourd'hui, les grenouilles, coassant de concert, semblent faire un pied de nez aux visiteurs de l'île Nouvelle.

L'estuaire de la Gironde tient sa grande richesse écologique, de gradients d'hydrométrie et de salinité spécifiques à ses eaux. Ceux-ci font naître une diversité d'habitats naturels, dont le maintien est nécessaire à l'équilibre paysager et environnemental du site.

L'ensemble des îles a toujours présenté un intérêt patrimonial en raison de leurs potentialités pour la faune et la flore. Si l'estuaire de la Gironde, placé dans le couloir de migration de nombre d'espèces, est englobé dans une ZNIEFF II, l'île Nouvelle, elle, dûment enregistrée par le Muséum National d'Histoire Naturelle, constitue une ZNIEFF de type I. Ce zonage n'est que plus mérité depuis le début du programme de renaturation de l'île. La reconnexion de la terre insulaire à son univers estuarien a rapidement engendré le développement de mégaphorbiaies et des roselières propices à une faune typique du territoire. Nouvelle est devenue une terre idéale pour sentir la vie « grouiller » dans ce qu'il semble être un havre de paix.

Nouvelle prend de la hauteur

L'estuaire est un site incontournable pour l'avifaune, qui aime y déployer ses ailes. Véritable entonnoir concentrant les oiseaux, lors de leur migration pré-nuptiale, la zone estuarienne ne compte pas moins de 130 espèces nicheuses, recensées depuis 1970. Les îles, ponts entre deux rives, et sites-étapes dans la migration, sont d'excellents lieux de repos, de nidification et d'hivernage, notamment pour l'avifaune aquatique.

Il faut savoir que cette île était un espace agricole (maïsiculture intensive) caractérisé par un niveau 0 de faune (quelques canards, faisans et oiseaux de passage du fait de la position de l'île sur l'axe migratoire). Il y avait alors très peu d'oiseaux nicheurs. Le Bureau du Patrimoine naturel (Conseil Général de Gironde, gestionnaire de l'île) a engagé, depuis plusieurs années, un suivi des oiseaux nicheurs et de passage, en termes d'effectifs et de diversité. La méthode de suivi la plus pertinente est le comptage. Ce moyen, que ce soit sur Bouchaud ou Sans-Pain, a démontré une réponse rapide des oiseaux à la renaturation : « *On est passé d'une dizaine de couples de hérons (aigrettes garzettes ici) à 150.* » (Sylvain Cardonnel, gestionnaire de l'île). Les oiseaux viennent en effet se nourrir des poissons présents dans l'eau qui noie les sols des « caissons » dépoldérisés de Sans-Pain notamment. En parallèle, les baguages témoignent simplement d'une certaine stabilité (baguages réalisés notamment dans la forêt alluviale de la pointe Sud qui n'a pas changé depuis 50 ans).

En 2004, 108 espèces sont observées, dont 49 pour les haltes migratoires et 43 pour la reproduction dans les milieux arborés (tels que le bouscarle de Cetti le torcol fourmilier, les passereaux ou les rapaces comme le milan noir), les zones rivulaires herbacées (tels que les râles d'eau et les busards des roseaux) et les lacs de tonne (tadorne de Belon).

« *Les oiseaux fluctuent.* » (Sylvain Cardonnel, gestionnaire de l'île). Par exemple, au début de la remise en eau des deux caissons de Sans-Pain, en 2007, la végétation n'y était pas la même qu'en 2014. Les espèces d'oiseaux, venant nicher dans ces espaces, montrent quel intérêt une telle

végétation peut représenter. Sur Bouchaud, avant la renaturation, les fauvettes ne nichaient que dans une partie de la zone intertidale, là où se développaient les roselières. Aujourd'hui, cette zone s'est étendue et on compte de plus nombreux lieux de nidification des fauvettes.

Le jardin Anglais, à l'Ouest du village Sans-Pain, est devenu une héronnière, dans laquelle viennent se reproduire de nombreuses espèces d'ardéidés, tels que le héron cendré, le héron pourpré, le héron garde-bœuf, l'aigrette garzette ou encore la spatule blanche, espèce rare dans ce type d'espace naturel girondin. La présence, qui tend à s'accroître depuis quelques années, de ces grands oiseaux témoigne des échanges fonctionnels entre l'Île Nouvelle et les marais des rives de Gironde.

Les oiseaux semblent s'être imposés comme les nouveaux îlots de Nouvelle, mais une différence les anime vis-à-vis de leurs ancêtres humains : l'isolement n'existe pas. Les oiseaux font ce que les derniers îlots rêvent de faire : venir à leur gré sur l'île. Ainsi, l'eau, à l'intérieur de l'île, frémit sous la danse des immaculés cygnes tuberculés, des gracieuses effraies des clochers, des prudents faisans de Colchide, des foulques macroules couleur d'ébène, des martinets noirs sifflotant ou encore des faucons hobereaux dans leur robe bleue roi. S'ajoutent, s'ils survivent à ce ballet menaçant, quelques odonates colorés : les libellules.

La rencontre entre Nouvelle et les profondeurs

Ouvrir l'espace à la dynamique de la marée influe sur le milieu et donc sur les poissons colonisateurs. C'est une réelle opportunité pour les scientifiques qui avaient peu de données dans cette partie du Haut-Estuaire. Il est ainsi intéressant de comparer les données avec celles relevées dans la zone dépoldérisée de Mortagne-sur-Gironde (ancien polder, dédié à l'agriculture, dont les digues furent brisées par la tempête de 1999, et non reprises par la suite. Le Conservatoire du Littoral est, depuis, le propriétaire de cet espace plus maritime que l'île Nouvelle).

L'île fait aujourd'hui office de nourricerie pour les poissons qui viennent s'y développer. A noter qu'un effort a été fait en faveur des poissons (exemple : remise en conformité des ouvrages selon le plan gestion anguilles).

La zone dépoldérisée de Sans-Pain attire les espèces estuariennes tel que le gobie tacheté, ou migratrices, comme le mulot porc. L'anguille demeure présente, d'autant plus que la zone intertidale, restaurée peu à peu, offre un habitat potentiellement intéressant pour les poissons migrateurs.

Passerelle entre deux rives

Si la présence des campagnols peut s'expliquer par le passé agricole de l'île, les autres représentants mammifères, tels que les sangliers, les chevreuils ou les renards, sont, souvent, seulement de passage. Désireux de rejoindre la rive opposée, cette faune terrestre ne semble pas contre une halte sur cette île aux nombreuses promesses.

Un mammifère a fait, cela dit, le choix de prendre racine, attiré par le climat doux, car craignant le gel. Les ragondins sont de plus en plus abondants sur l'île, minant les digues de leurs galeries, et menaçant les êtres humains, de par la leptospirose dont ils sont vecteurs.

Le Vison d'Europe, relativement discret sur l'île, est une espèce d'intérêt patrimonial, à mettre en valeur. Tout comme la loutre par exemple, le Vison ne fait pas l'objet d'un suivi. Seul un suivi à l'échelle de l'Aquitaine existe à ce sujet du fait de l'enjeu que représente son territoire dans la région. Il n'y a ici que des observations ponctuelles dont bénéficient la communauté naturaliste ou la communauté des chasseurs (exemple : Réseau des pièges agrées).

Un bouquet de biodiversité



Réduite à un paysage « fantôme » suite à l'abandon de l'agriculture dans les

années 1990, l'île Nouvelle, aujourd'hui « rendue à l'estuaire », semble retrouver son âme.

En 2004, l'île Bouchaud est encore une friche herbacée, ponctuée d'espèces rudéales communes (Matricaire, Mouron, Achillée millefeuille, orties, bardane,...), ne présentant aucun intérêt floristique. Sur Sans-Pain, plus intéressante sur le plan écologique, frênes, saules blancs, ormes et chênes pédonculés ornent les rives, constituant des boisements propices au développement d'espèces rares telles que l'Angélique des estuaires et l'Œnanthe de Foucaud.

En 2007, le CBNSA (Conservatoire Botanique National Sud-Atlantique) note les évolutions observées sur Nouvelle depuis l'abandon de la maïsiculture. Le centre est colonisé par une flore sauvage (galega et guimauve officinales, cirse des champs, lycoperon d'été, cardère sauvage,...), le caisson Nord étant plus diversifié que le caisson Sud. Les digues sont entretenues par broyage et par la coupe de frênes, pour éviter la fermeture du milieu. Les berges, se rapprochant le plus des habitats typiques estuariens (habitats de type prés-salés atlantiques et thermo-atlantiques, mégaphorbiaies eutrophes, boisements alluviaux), se recouvrent progressivement de mégaphorbiaies hydrophiles. Une roselière à phragmites se développe sur la pointe Nord. A l'extrême Sud, sommeille une forêt alluviale, dominée par le frêne et renfermant des espèces soumises à réglementation. Si en 2005, le CBNSA identifie 59 espèces dont 20 nouvelles sur l'île, en 2007, il recense 127 espèces dont 34 nouvelles. Deux espèces protégées sont, alors, identifiées : la Nivéole d'été et la Zannichellie des marais.

En 2012, à l'Ouest, les phragmites ont pris du terrain. Les berges sont recouvertes de bois flottés et les digues présentent un visage clairsemé. L'Est, plus à l'abri des vents et des fortes marées, se caractérise par un paysage marqué par une ripisylve plus épaisse, et par la répartition végétale, faite en fonction des niveaux d'eau.

Aujourd'hui, Bouchaud est bien loin du stade de friche herbacée. L'ancienne île solitaire, rattachée, depuis un siècle, à son homologue Sans-Pain, est retournée au stade de vasière. Ici, les plantes pionnières, telles que les scirpes, recommencent le cycle, accélérant la sédimentation. A terme, nous pouvons imaginer la formation d'une forêt alluviale, dont la pointe Sud de Sans-Pain nous donne un premier aperçu.

En effet, sur la partie extrême-Sud de l'île, se dresse une dizaine d'hectares de forêt alluviale. C'est une zone dépoldérisée depuis une cinquantaine d'années, où s'est donc développée une flore typique d'une renaturation (mégaphorbiaie, boisements alluviaux, Nivéole d'été, Œnanthe de Foucaud,...). Cette zone, au fonctionnement relativement naturel, constitue ainsi un milieu typique de l'estuaire de la Gironde (aulne glutineux, orme, saule blanc, églantier, frêne commun, oxipylle).

Une zone de balancement des marées est recrée à l'Est de ces boisements alluviaux, en ne reprenant pas l'ancienne digue (les coûts étaient trop importants). Ce nouvel « estran » voit alors se développer, sur son sol, une végétation semblable à celle de la forêt alluviale.

Hormis le jardin Anglais, jadis destiné à accueillir un château, planté par l'Homme d'érables de Norvège, d'érables sycomore, de tilleuls communs, d'ormes blancs, de lauriers et autres essences

exotiques (excepté le frêne), le reste de Sans-Pain est devenu le royaume du sauvage. Véritable zone humide, l'île est parsemée de joncs, carex, salicaires, sénécions aquatiques ou encore de fritillaires pintades. Le choix de redonner une place majeure à la nature sur cet espace autrefois si exploité, a payé. Les roselières s'étendent à perte de vue et, plus que jamais, nous sommes au cœur d'un paysage entre ciel et eau.

Le fossé qui ceinture le village est bordé par une plante si chère aux anciennes friches agricoles : la moutarde noire, portant mal son nom au vu de la couleur jaune éclatante illuminant l'île. Elle s'insinue partout, comme des enfants curieux de voir débarquer de nouveaux arrivants et les suivant tout au long du parcours. Les roselières offrent un intéressant jeu de couleur : l'or de la moutarde noire, le vert clair de ses berges, la couleur blonde de ses eaux et le vert foncé et mystérieux effleurant la surface de l'eau.

La dépoldérisation, régulée ou non, a ainsi été une aubaine pour la réinstallation progressive d'une flore typique et représentative de l'estuaire. Grâce à l'assistanat de l'Homme (le Conseil Général de Gironde, gestionnaire de l'île), cette île renaturée, réel réservoir de biodiversité, constitue une zone humide flottante dans l'estuaire.